

Nathalie SABATIÉ

*LIBÈRE MOI... DE MOI*

Illustrations de  
Mathieu LATORRE

Préface de  
Patrice BRUNAUD  
Psychiatre, Psychanalyste

## A L'ORÉE DU RENOUVEAU.

ANGÈLE



Enfouie sous sa couette, Angèle émerge à peine lorsque la sonnerie du téléphone retentit. D'une main tout aussi hésitante que le battement intermittent de ses paupières, elle effleure du bout du doigt l'alarme de son portable pour la faire taire.

La mélodie pathétique du lac des cygnes s'interrompt. Elle s'étire paresseusement, tandis que son esprit papillonne encore entre rêve et réalité, sans choisir fermement dans lequel de ces deux univers elle va se laisser couler. Les bruits lointains de la cuisine le décident pour elle. Ils s'imposent à sa conscience qui rend les armes d'une douce rébellion onirique d'envol par-dessus les toits moussus de la résidence. La réalité reprend ses droits. Sept heures, déjà. Elle écarte à regret les draps soyeux de son lit. La pensée, mi-excitante, mi-inquiète l'habite : elle va vivre le premier jour de sa nouvelle vie, à la faculté de journalisme. L'envolée vers le rêve. Ou le chaos... Un frisson la traverse. Elle se lève d'un bond.

Elle entend les paroles de sa mère, étouffées par l'épaisseur des murs. Un peu fébrile, Angèle jette un regard sur la valise qui est prête depuis longtemps. Puis, d'un geste sûr, et afin de calmer ses doutes, elle enfila à la va-vite les habits soigneusement préparés la veille sur la chaise. Hier encore, elle surfait sur le Net pour préciser sa vision de la faculté de journalisme. Elle va

quitter cette maison, témoin de ses premiers pas, de ses premières conquêtes, de ses diverses déceptions.

D'un revers de la main, elle chasse à la fois ses pensées et cette mèche rebelle qui retombe sur son front bombé. D'un pas mesuré, elle descend les escaliers qui l'amènent vers la cuisine. La pièce est vide. Sa mère est certainement déjà en train de faire son lit, d'aérer sa chambre. Et elle a préparé le petit déjeuner. Comme d'habitude. Et comme d'habitude, son père est déjà dans le bureau à son télétravail, les yeux rivés sur son ordinateur, absorbé par ses échanges professionnels.

Angèle, presque soulagée de cette solitude, s'assoit mollement sur la chaise et sirote son jus d'orange en rêvassant et en stressant. Elle n'aime pas vraiment déjeuner seule, mais depuis quelque temps, la présence de ses parents, dans ces moments de transition entre le sommeil et la réalité de la journée, l'agace et l'insupporte. Les mêmes remarques, les mêmes conversations...

Elle reprend le cours de ses pensées matinales. Dernier petit déjeuner dans cette petite maison de quartier résidentiel qui l'a vue grandir. Mais pas forcément s'épanouir. Enfin bon, ça va, ça vient, c'est selon sa vision du jour.

Une fois le petit déjeuner avalé avec peine, au travers de sa gorge serrée, Angèle remonte chercher sa valise, et la pose devant la porte d'entrée.

Puis elle entreprend un petit tour nostalgique de la maison. Elle navigue de pièce en pièce, comme pour imprimer dans sa mémoire les détails de ses anciens repères quotidiens.

Elle hésite devant la porte du bureau de son père, pose la main sur la poignée, puis l'enlève comme si elle s'était brûlée. Le cœur battant, elle reprend son geste interrompu. *Non mais n'importe quoi, c'est ton père, tu ne vas pas passer un examen là. Quoique...*

D'un geste hésitant, elle entrebâille la porte, puis elle l'ouvre suffisamment pour se faufiler dans l'entrée du bureau.

Son père est effectivement absorbé, assis à son bureau face à l'ordinateur qui reflète une lumière bleue sur son visage. Il semble indifférent à la présence d'Angèle dont le cœur se serre. A-t-il vraiment noté que c'est aujourd'hui le grand jour pour elle ?

Angèle s'avance pour lui dire au revoir. Sa mère, qui doit l'accompagner, l'attend au bout du couloir près de la porte d'entrée, une main moite posée sur la poignée de la valise. Angèle s'approche de son père, mais il ne relève pas la tête.

Les yeux rivés sur l'ordinateur, il lui dit d'un ton enjoué :

— La marmotte est enfin réveillée ?

Puis, tout en continuant de pianoter sur le clavier.

— Dis-moi, on est en début d'année là, je me demandais si tu avais des nouvelles de Léna ?

Angèle prend la question comme un coup de poing, et ne parvient pas à desserrer les mâchoires. Son cerveau se met sur pause. Une espèce de brouillard l'envahit de sa moiteur paralysante.

— Ce n'était pas lundi dernier, son entrée en médecine ?

Angèle tente de sortir son cerveau de la brume. Elle oscille entre tristesse et désappointement. C'est comme une glue persistante qui la tient clouée là, devant lui, bras ballants. Finalement, une forme de défaitisme l'emporte en son for intérieur. Elle s'en veut de ne pas pouvoir mieux faire, mais au moins, elle recouvre la voix.

— Ben... oui... Mais tu sais bien que nous ne sommes plus amies. Je pars, là.

Il relève enfin le nez de l'ordinateur et s'étonne.

— Ah oui, déjà ? Je croyais que dans la filière journalisme, c'était très cool. Que les cours démarraient seulement mi-septembre. Redis-moi ta spécialité ?

Ça y est, la voilà la remarque qui donne le coup de grâce. Celle qui arrive après avoir crié gare, mais qui fait mouche à chaque fois. Avec brio, elle vous entaille le cœur en un éclair, de sa petite salve assassine.

Angèle se sent prisonnière de sa défaite. Elle tente de s'en échapper un peu, histoire de ne pas se sentir entièrement écrasée.

— Il n'y a pas de spécialité en première année, juste des options. Je te l'ai déjà expliqué.

Son père a bien noté la légère pointe d'agacement qui perce timidement derrière le désarroi. Mais il la désamorce habilement en retournant la situation.

— Holà, ne prends pas cet air dépité ! Il faut toujours que tu dramatises tout ! Sois plus légère Angèle, sinon, ça te jouera des tours ce marasme.

Puis, avec un air faussement enjoué et un petit clin d'œil, il rebondit comme un chat qui a laissé croire à la souris qu'elle pourrait s'en sortir.